

Saint Augustin est l'auteur de ce commentaire célèbre de la parabole de la femme adultère que nous venons d'entendre : « Tous sont partis, il en reste deux : *misera et misericordia*. » En bon rhéteur, il sait évidemment faire résonner les mots de la langue latine, *misera...misericordia* mais c'est tout sauf un jeu gratuit de mots, pour la seule beauté de la formule. Face à face *misera et misericordia* : la misère et la miséricorde. La misère, toutes nos misères et la seule réponse un tant soit peu crédible : la miséricorde. La miséricorde qui recouvre, intégralement, de son grand manteau la honte de toutes nos misères, les petites comme les grandes. Luc, nous le savons, est l'Évangéliste de la miséricorde : la semaine passée nous avons la parabole du Fils prodigue, ce dimanche celle de la Femme adultère. Telle est la couleur très particulière de notre Carême, en cette année de la miséricorde. Oui nous sommes cabossés, abimés, incapables de tenir nos résolutions, tordus probablement, en un mot pécheurs, toutes et tous, c'est ce qu'on appelle le péché originel, mais notre Dieu est un Dieu de miséricorde et c'est là l'essentiel. Il s'est laissé en Jésus recouvrir de la tunique écarlate de nos turpitudes et de nos crimes pour nous recouvrir du grand manteau de sa miséricorde.

La miséricorde est le don pascal par excellence, qui, comme le dit Isaïe, fait passer un chemin, humainement improbable mais pourtant bien réel, dans nos déserts, les déserts de nos misères, de nos petitesse, de nos mesquineries. Un chemin qui, de fait, est tracé avant tout dans le désert de notre cœur. Un cœur souvent sec, et que la miséricorde vient assouplir. Jésus trace des signes dans la terre, le verbe utilisé pour dire ce que Jésus fait, écrivait-il ou simplement traçait-il des signes, le verbe est le même que celui qui dans l'Exode dit ce que Dieu fait quand il grave de son doigt les Dix Paroles sur les tables de pierre. Et la terre renvoie aussi à l'*Adam*, l'humus primordial à partir duquel Dieu dans la Genèse a façonné l'homme. Qu'est-ce à dire ? Nous ne sommes plus sous le régime de la Loi, une loi péniblement imposée à nos cœurs de pierre.... Mais sous celui de la miséricorde. Et la miséricorde change nos cœurs de pierre en cœurs de chair, elle en est une véritable recreation. La miséricorde ainsi n'est pas une indulgente amnistie de toutes nos turpitudes, elle nous reprend radicalement, à la racine ; la racine à la fois endurcie et viciée de notre cœur est comme rendue à son humanité, sensible, palpitante, capable d'aimer...et de pardonner car elle se sait pardonnée. *Va, désormais, ne pêche plus.*

La femme de l'Évangile fait cette expérience bouleversante de la miséricorde, elle après et avant tant d'autres, dans l'Écriture, de Marie Madeleine à Pierre, mais aussi dans toute l'histoire de l'Église. L'expérience de la miséricorde fait jaillir ce que Claudel appelle les *larmes accumulées*. Des larmes qui sont inséparablement des larmes de repentir et des larmes de joie. Il n'y a certes pas de larmes dans le récit de ce jour, contrairement au récit, en saint Luc également de la pécheresse pardonnée et aimante, et de la scène du croisement des regards de Jésus et de Pierre au chant du coq. L'Orient cultive plus que l'Occident, qui s'en méfie, le don des larmes. Un don qu'il reçoit précisément comme l'expression physique du débordement irrépressible de la joie, probablement un peu douloureuse, ou plus justement douloureusement heureuse. Expérience profondément évangélique de se savoir *enveloppé* par la miséricorde de Dieu, quelle que soit l'étendue, la profondeur de nos turpitudes.

Nous sommes en Carême, probablement beaucoup d'entre nous vont ou se sont confessés avant Pâques. Envisager l'expérience du sacrement de réconciliation sous l'angle de l'expérience de la rencontre libératrice de la miséricorde de Dieu change profondément la manière dont il se présente à nous et dont on peut l'aborder. La miséricorde enveloppe et déborde de toutes parts la justice, ainsi la confession n'est-elle plus d'abord un acte de remise des comptes à zéro, au nom d'une nécessaire justice, mais de la rencontre d'une justice qui est celle de Dieu qui équilibre une mesure tassée, débordante à la petitesse de nos mesquineries. Dieu n'est pas pingre, il ne compte pas, sa justice se dit dans le débordement. La découverte de nos limites, de nos petitesse voire de nos lourdes insuffisances *doit* se faire, au nom de l'exigence de vérité... et elle se fait dans la réconciliation sacramentelle car elle est salutaire et libératrice, mais nous y découvrons que la vérité, notre vérité est plus profonde que celle de nos fautes, la vérité qui nous y est révélée et qui nous rend libres est celle de notre identité d'hommes et de femmes non seulement recouverts du manteau de la miséricorde de Dieu mais véritablement *recrétés* par le geste même de ce recouvrement. Notre identité profonde est celle d'hommes et de femmes à qui il est fait miséricorde, et cela fait, cela devrait faire jaillir tant et tant de larmes accumulées, corsetées, enfermées dans notre cœur desséché, endurci.

Saint Jean Paul II disait en ouvrant le Grand Jubilé que la miséricorde était probablement la seule réponse crédible aux horreurs qui ont marqué l'histoire de l'Europe au XXe siècle, et il savait de quoi il parlait....La seule antidote crédible à l'absurdité de l'histoire des hommes. Ce qu'il disait de la grande histoire est aussi valable pour notre histoire personnelle. L'expérience de la miséricorde peut seule permettre de sortir nos histoires humaines de la désespérante Il est encore temps et c'est....vital ! Amen !